



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

**Abonnements :**  
Un an..... \$0.50

**Le No. UN Cent**

**Bureaux :**  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER ET SEUL**  
**QUININE**  
ET TOUS LES AUTRES  
TOUTES  
FIEVRES  
LE GRAND TONIC RENFORCISSANT JOUR

**FEUILLETON du CANARD**  
**LES CRIMES**  
DE  
**POLICHINELLE.**

(Suite.)  
XXVIII

Polichinelle avec une majesté inimitable, reçut du haut de son cheval le salut du premier président Mathieu Mulet et de toute la troupe innombrable qui le suivait. Il y répondit avec une grâce et une condescendance parfaites.

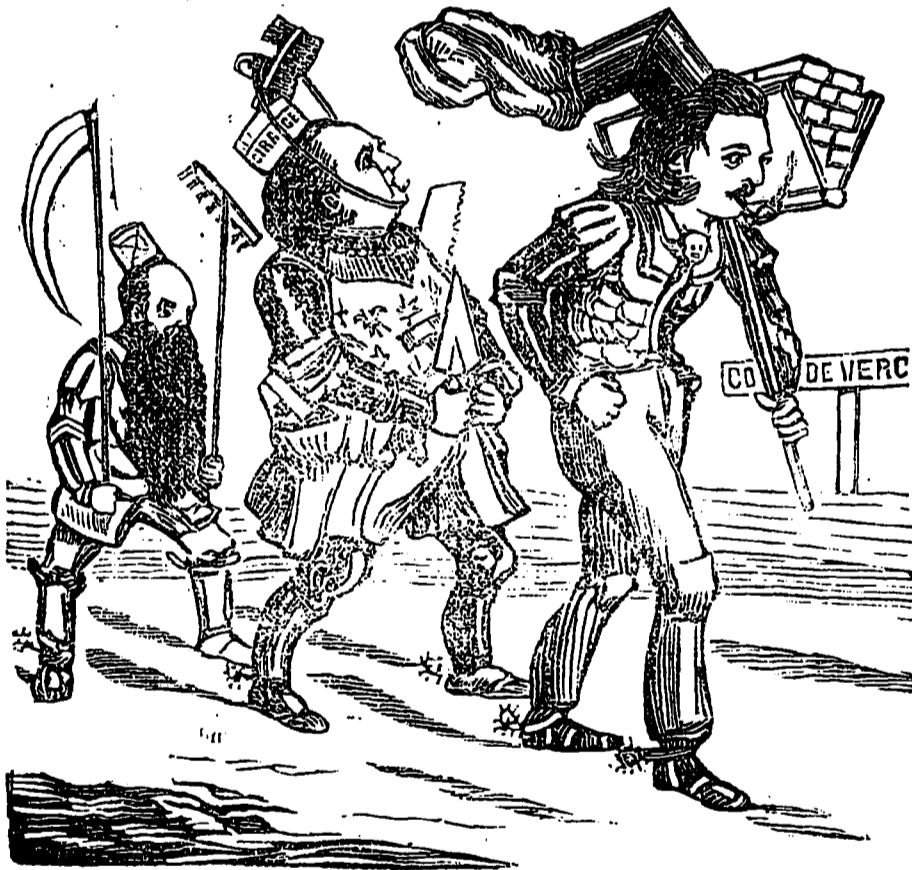
—Président, dit-il, vous avez la parole. Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir ?

—Sire, répondit l'autre en se rengorgeant un peu dans sa cravate et prenant son air le plus austère, on viole la loi !

—Ah ! fichtre ! s'écria le comte Guillaume de Longue-Épée. Mauvaise affaire, ça, de violer la loi ! mauvaise affaire ! Et quel est le gredin qui se permet... qui a l'audace d'oser... qui se pousse du col au point de... Il aurait continué, mais Polichinelle lui fit signe de se taire.

—Pour lors... alors ! interrompit le guerrier étonné, mais qui devina vaguement qu'il allait lâcher une bêtise, c'est à mon roi, mon chef et supérieur dans le commandement, qu'il appartient de voir cette histoire et d'en donner son avis subséquemment, conséquemment et sans relâche, car après tout, quand on viole la loi, c'est comme qui dirait violer la constitution, et quand on viole la constitution, c'est comme si l'on violait la grande charte, et quand on viole la loi, la grande charte et la constitution, ça n'est pas pour des prunons, à ce que je me suis laissé dire. Ah ! mais ! ah ! mais ! ah ! mais !

Le président Mathieu Mulet reprit en montrant le connétable :



Chapleau, Langevin et Taillon désolés de la défaite des pendants dans les dernières élections, se mettent chevaliers du travail pour se rendre populaires parmi le peuple, et parcourent dans leur costume les comtés de la province.

—Sire, Votre Majesté voit avec quelle indignation M. le comte Guillaume de Longue-Épée, son sujet le plus dévoué, considère un pareil attentat... Elle peut juger par là de la fureur avec laquelle son invincible armée et son peuple tout entier accueilleraient ce premier essai d'une tyrannie inconnue jusqu'ici dans le vaste empire des Patalonides... Il n'est pas difficile après cela de prévoir les effroyables conséquences...

Ici Polichinelle l'arrêta et demanda d'un air doux :  
—Cher président, on ne saurait mieux parler que vous faites... Vous avez l'éloquence de Démosthène et la jugsotte de Papinien. En deux mots, de quoi vous plaignez-vous ?

—Sire, dit le président, de l'édit que votre majesté a fait ou laissé afficher pendant la nuit et qui déshonore en ce moment même tous les murs de votre capitale.

En même temps il présenta un exemplaire de l'édit.  
—Ça ! dit Polichinelle, après avoir

mis son lorgnon sur son nez et après avoir regardé le papier pendant une demi-minute, mais c'est absurde, mon cher président, c'est insensé, c'est tyrannique, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais ce n'est pas de moi !

—Pas de vous, sire !  
—Doutez-vous de ma parole, président ?

L'autre, qui se voyait tout près du pal, de la potence, de la hache et des épées, se hâta de répondre qu'il ne doutait pas... Mais alors, ajouta-t-il, c'est donc l'œuvre d'un faussaire, cette signature qui est au bas ?

—D'un faussaire, c'est le mot, répliqua Polichinelle avec majesté, et maintenant il ne vous reste plus qu'à rechercher le coupable...

—Et à faire bonne justice de ce gredin, conclut Mathieu Mulet. Ah ! si ce coquin tombe dans nos mains, il peut être sûr de son affaire. Réduire le prix de nos charges ! diminuer les bénéfices des gens de loi ! C'est porter atteinte à la procédure, à l'a-

vocature, à la magistrature, à la justice même de Dieu.

—Mais, continua Polichinelle, il y a un moyen bien simple de le trouver ce scélérat. Qui est-ce qui a porté cette chose à l'imprimerie ? Qu'on aille chercher l'imprimeur.

Celui-ci arriva bientôt conduit, les fers aux pieds et aux mains, par quatre gendarmes.

Il se prosterna devant le roi en criant :

—Grâce ! grâce ! seigneur Polichinelle ! Ayez pitié de mes enfants ! Ayez pitié de moi ! Ne me pendez pas, ne me ruinez pas ! Ayez pitié ! Je suis innocent, moi. Je suis un pauvre commerçant, honnête, industriel, exposé aux amendes et à la prison, exact aux échéances... Ce n'est pas moi qui suis coupable... C'est lui.

—Qui ? lui !  
—Son Excellence monsieur le ministre des finances, que Dieu confonde et que le Diable emporte dans le septième de ses enfers !

Et pour prouve il montra l'original de l'édit signé de Macabre, qui avait imité de son mieux la signature du roi.

Pauvre, pauvre Macabre ! il avait bien soupçonné le sort qui l'attendait mais il n'avait pas pu l'éviter.

Polichinelle regarda d'un air méprisant ce morceau de papier, le fit voir au premier président, au comte Guillaume de Longue-Épée, à vingt-sept des principaux magistrats du royaume, fit remarquer combien la signature était mal imitée, et conclut en disant :

—Faites venir ce coquin de Macabre !

On le fit venir, le pauvre diable. On l'amena ficelé comme une mardellette Bologne. J'ai dit qu'on l'avait amené ; j'ai tort. On l'apporta, non sans avoir pris soin de le bâillonner, car, ainsi que son maître le fit judicieusement observer, un pareil scélérat devait avoir envie de mordre. Il fallait prendre des précautions.

Le premier président, M. Mathieu Mulet, fut chargé de l'interroger.

Il aurait bien fait quelque discours sonore et pompeux comme il en avait l'habitude, mais Polichinelle lui dit :

—Président, le crime est si énorme qu'il suffit que le coupable réponde par oui ou par non à une seule question : Est-ce lui qui a signé l'édit et non moi ?

—Pas besoin de parler, continua-t-il, les gestes suffiront.

Mathieu Mulet obéit et demanda :

—Est-ce vous qui avez signé l'édit ?

Le malheureux Macabre fit signe de la tête qu'il avait signé.

—Pour le roi ?

—Oui ?

—Alors le roi n'a pas signé lui-même ?

—Non.

Le pauvre Macabre ne pouvait pas nier. Son écriture le déconçait mais il pouvait expliquer dans que le circonstances... plaider enfin...

Polichinelle ne lui en laissa pas le temps.

—Monsieur le président, dit-il d'une voix haute et claire, qui se fit entendre jusqu'aux extrémités de la place, et vous mes sujets bien-aimés qui m'écoutez, quel traitement mérite le coquin qui, par le moyen d'un faux cherche à ruiner ses concitoyens, à déshonorer le roi légitime, à faire couler dans les rues de ma capitale le sang de mon peuple bien-aimé ?

Tout le monde cria :

—La mort !

—Mais quelle mort ?

Aussitôt tout le monde regarda le pal qui était planté au milieu de la grande place et dont le vent de la mer balançait la cime comme celle d'un peuplier.